

La création verbale dans l'alchimie latine du Moyen Âge

Dès son assimilation dans le monde latin, au XII^e siècle, l'alchimie s'est signalée par son vocabulaire très particulier. Pour bien comprendre les mécanismes de création verbale qui en ont marqué le développement, il faut d'abord rappeler que l'alchimie s'est toujours distinguée des autres sciences par sa recherche délibérée de l'obscurité. On peut dire schématiquement que les alchimistes ont écrit pour ne pas se faire comprendre : d'où le recours constant à des symboles, des termes mystérieux, des métaphores et des allégories, rendant les textes alchimiques inaccessibles aux profanes et parfois incompréhensibles même aux initiés.

Au cours de son histoire, l'alchimie a parlé plusieurs langues : d'abord le grec, à partir du III^e siècle après Jésus-Christ, en Égypte puis dans l'empire byzantin ; ensuite le syriaque, puis l'arabe, langue dans laquelle l'alchimie connut un très grand développement à partir du VIII^e siècle ; au XII^e siècle, l'alchimie fit irruption dans le monde latin grâce à de nombreuses traductions de textes arabes, bientôt suivies d'une abondante production directement écrite en latin ; enfin, à partir du XIII^e siècle, les langues vernaculaires européennes s'emparèrent de cette discipline, en concurrence avec le latin¹.

Les différents modes de création verbale dans l'alchimie latine médiévale sont les suivants :

- 1^o la reprise de mots grecs ou arabes tels quels et son corollaire, la création involontaire de nouveaux mots par déformation ;
- 2^o le détournement du sens de certains mots latins d'usage courant, dotés d'une signification spécifiquement alchimique ;
- 3^o la création de syntagmes combinant de façon nouvelle des mots latins préexistants pour former des locutions alchimiques ;
- 4^o la création de mots latins entièrement nouveaux.

¹ La meilleure présentation d'ensemble de l'alchimie médiévale reste le livre de Robert HALLEUX, *Les Textes alchimiques*, Turnhout, 1979 (Typologie des sources du Moyen Âge occidental 32). Il doit toutefois être utilisé avec précaution, notamment en ce qui concerne les attributions, au sujet desquelles les connaissances actuelles sont parfois plus précises. Ce livre comporte un chapitre sur les « Problèmes liés au langage » (p. 109-119), réédité sous le titre « Problèmes de lexicographie alchimiste » dans *La Lexicographie du latin médiéval et ses rapports avec les recherches actuelles sur la civilisation du Moyen Âge*, Paris, 1981, p. 355-365.

Les points 1 et 4 concernent les *néologismes lexicaux*, les points 2 et 3 les *néologismes sémantiques*. Ces deux derniers points sont, pour l'essentiel, régis par l'emprunt au vocabulaire arabe, mais (contrairement au point 1) par traduction en latin et non par simple transcription. Nous verrons tout au long de cet article que le problème de l'emprunt se pose également au sujet de certains termes dont il est difficile de savoir s'ils ont directement été créés par les auteurs latins ou s'il s'agit de transcriptions devenues méconnaissables.

Je vais examiner successivement ces quatre modes de création verbale, en insistant plus particulièrement sur les néologismes lexicaux.

1. Transcription de mots grecs ou arabes

Les textes alchimiques grecs ne devinrent matériellement accessibles aux Latins que dans la deuxième moitié du xv^e siècle, et ils ne furent guère lus avant le siècle suivant. Mais, dès le haut Moyen Âge, quelques recettes grecques traduites en latin avaient été transmises dans divers recueils de procédés techniques, tels que les *Compositiones ad tingenda* ou la *Mappæ clavicula*. On y trouve, à côté d'emprunts attestés depuis très longtemps dans la littérature latine (par exemple *aurum obrizum* pour désigner l'or pur, χρῦσός ὄβριζος), des expressions moins courantes, comme *terra ogrizos*, qui n'est pas une corruption d'*obrizos*, comme l'ont cru certains historiens, mais un dérivé de ὄχρα qualifiant une terre couleur jaune d'ocre². La même question – a-t-on affaire à un terme nouveau ou à une corruption d'un mot déjà connu ? – se pose dans bien des cas. À la fin du xv^e siècle, le médecin Jérôme Torrella dit par exemple qu'« un or non alchimique, c'est-à-dire *eurizon*, est une matière mieux disposée à recevoir et à retenir l'image du lion³ » dans les talismans à usage thérapeutique. D'où vient cet *eurizon* et que signifie-t-il ? La formulation choisie par Torrella étant ambiguë, il existe trois possibilités : 1^o si *eurizon* est synonyme de *non alquimicum*, il signifie un or « non alchimique, c'est-à-dire pur », et *eurizon* est une corruption d'*obrizon* ; 2^o l'adjectif εὐριζος est attesté en grec⁴, mais il semble peu vraisemblable qu'il ait été utilisé ici, car *aurum non alquimicum seu eurizon* signifierait alors « un or non alchimique, c'est-à-dire bien enraciné », ce qui n'a pas grand sens ; 3^o si *eurizon* est synonyme d'*alquimicum*, il pourrait s'agir d'une transcription approximative (phonétique) de l'aoriste passif – ἠύριθην – du verbe εὐρίσκω, auquel cas Torrella aurait voulu dire qu'il faut utiliser un or qui n'est pas « alchimique, c'est-à-dire inventé », un or

² Voir Dietlinde GOLTZ, *Studien zur Geschichte der Mineralnamen in Pharmazie, Chemie und Medizin von den Anfängen bis Paracelsus*, Wiesbaden, 1972 (Sudhoffs Archiv : Beiheft 14), p. 191.

³ « [...] Nam aurum non alquimicum seu eurizon est materia magis disposita ad recipiendum et retinendum talem leonis imaginem [...] » (*Opus præclarum de imaginibus astrologicis* [1496], IV, 29, éd. Nicolas WEILL-PAROT, à paraître). Le texte a été publié à Valence vers 1500.

⁴ Cette hypothèse et la suivante supposeraient une certaine connaissance du grec par Torrella, qui n'est pas invraisemblable puisqu'il avait étudié en Italie et y avait fréquenté des humanistes.

non artificiel⁵. (Le sens de la phrase de Torrella reste le même dans tous les cas : l'or alchimique est moins bon que l'or authentique.) Quoi qu'il en soit, l'auteur n'a certainement pas eu la volonté de créer un mot nouveau ; il ne mentionne l'alchimie qu'en passant et son style n'est pas particulièrement riche en néologismes. Peut-on alors parler de néologisme, même si *eurizon* ne semble attesté nulle part ailleurs que chez Torrella ?

L'infiltration grecque antérieure au XII^e siècle s'était limitée à quelques recettes sporadiques qui ne constituaient pas un corps de doctrine. En revanche, lorsque les Latins commencèrent d'accéder à la vaste littérature alchimique arabe, ils découvrirent une discipline entièrement constituée, pour laquelle – contrairement à la plupart des autres sciences – les traducteurs ne disposaient d'aucun modèle préexistant, et qui n'avait même pas de nom dans leur langue. Ils durent donc recourir à un néologisme en empruntant à l'arabe le mot *alchimia* (avec ses variantes *alchemia* / *alchymia*, *archimia* / *archemia* / *archymia*, *chimia* / *chemia* / *chymia*, et ses dérivés : *alchimista* / *archimista* / *chimista*..., *alchimicus* / *archimicus* / *chimicus*..., *alchimistica* / *archimistica* / *chimistica*...), composé de l'article *al* et du mot grec *χυμεία* ou *χημεία*, dont la signification exacte est encore discutée⁶. Des étymologies d'allure fantaisiste circulèrent : le *Libellus de alchimia*, également connu sous le titre *Semita recta* et faussement attribué à Albert le Grand, affirme ainsi que « l'alchimie est l'art découvert par Alchimus⁷ ; elle est ainsi appelée d'après le mot grec *archymus*, c'est-à-dire 'masse' en latin⁸ ». Que vient faire ici cette « masse » ? Il s'agit en fait d'un mot grec, *μάζα*, qui désignerait « un amalgame alchimique censé apporter la richesse⁹ ». Ce mot s'est trouvé retranscrit tel quel en arabe, puis en latin : la source du passage pseudo-albertien¹⁰ est en effet le *Liber trium verborum*, traduction latine d'un traité attribué au roi Khalid ibn Yazid¹¹, où il est dit que « les Grecs », c'est-à-dire les Grecs de l'antiquité, ont appelé *chimia* ce que « les Latins », c'est-à-dire les Byzantins, appellent *massa*. L'homonymie avec le mot latin *massa* explique la méprise du pseudo-Albert. On voit par là que *chimia* n'était pas au départ le nom de la discipline, mais celui de la substance qu'elle enseignait à obtenir ; c'est pourquoi l'un des premiers traités alchimiques traduits en latin – par Robert de Chester en 1144 – s'intitule *Liber*

⁵ On notera que, dans le commentaire de la *Table d'émeraude* par Hortulanus (XIV^e siècle), la pierre philosophale est appelée *lapis inventus*, c'est-à-dire la pierre artificiellement « découverte » par les hommes (voir ci-dessous, note 17).

⁶ Voir R. HALLEUX, *Les Textes alchimiques*, op. cit., p. 46-47.

⁷ Le Chymès des alchimistes grecs, personnage évidemment imaginaire.

⁸ « Alchimia est ars ab Alchimo inventa, et dicitur ab archymo græce, quod est massa latine » (*Libellus de alchimia*, ch. 2, éd. Pierre JAMMY, Lyon, 1651, p. 2).

⁹ Jean LETROUIT, « Chronologie des anciens alchimistes grecs », dans *Alchimie : art, histoire et mythes*, Paris-Milan, 1995 (Textes et travaux de *Chrysopæia* 1), p. 86.

¹⁰ Comme l'a montré Marcellin BERTHELOT (*Introduction à l'étude de la chimie des anciens et du Moyen Âge*, Paris, 1888, p. 209).

¹¹ « Alchimia est ars artium, scientia scientiarum ab Alchimo (*sic*) inventa. Chimia autem græce, massa dicitur latine » (*Liber trium verborum Kalid regis acutissimi*, dans *Bibliotheca chemica curiosa*, éd. Jean-Jacques MANGET, Genève, 1702, t. II, p. 189).

de compositione alchemiæ, attribué au « Romain » (c'est-à-dire Byzantin) Morienus. Le traducteur déclare dans sa préface : « Et puisque vous, les Latins, ne savez pas encore ce qu'est l'alchimie et quelle est sa composition, je vais vous l'expliquer dans le présent discours. J'ai utilisé ce mot, bien qu'il soit inconnu et étonnant, afin que sa signification soit éclaircie par sa définition [...] : l'alchimie est une substance corporelle [...] ¹² ». La discipline prit ensuite, par métonymie, le nom de son objet, et ce sont les Latins qui ont généralisé cet usage, alors que les Arabes l'appelaient plutôt « la science de l'œuvre ¹³ », et les Grecs « l'art divin » ou « l'art sacré ».

Presque tout était donc nouveau dans l'alchimie. Bien sûr, les mots clairement identifiables (indépendamment de la question de leur signification dans un contexte alchimique) ne posaient pas de problème de traduction : *spiritus*, *anima*, les noms des métaux, etc. Mais une foule de termes moins immédiatement compréhensibles – *rebis*, *elixir*, *alcali* ¹⁴... – furent directement transcrits, ce qui paraissait d'autant plus nécessaire que leur sens était énigmatique et qu'il était donc impossible de leur trouver un équivalent latin. Pour les noms d'instruments – *athanor*, *alembicus* (*al* + ἄμβιξ), etc. –, l'emprunt était également de rigueur, sauf lorsque la désignation arabe correspondait métaphoriquement à un mot latin préexistant, comme par exemple dans le cas de *cucurbita* (la cucurbitte, un des éléments de l'alambic).

Et il pouvait arriver qu'un terme arabe non alchimique devînt en latin, par les hasards de la transmission, un terme alchimique chargé de sens. Par exemple, dans la célèbre *Table d'émeraude* d'Hermès Trismégiste, qui est un texte arabe du IX^e siècle, figure le mot *tilasm*, c'est-à-dire « talisman ». Mais le traducteur de la version latine la plus diffusée parmi les alchimistes, surnommée pour cette raison la « vulgate » par les auteurs modernes ¹⁵, ne comprit pas de quoi il s'agissait ; au lieu de traduire ce mot, il se contenta donc de le transcrire, ce qui donna le néologisme *telesmus* ou *telesmum* (devenu en français *télesme*). Selon un commentateur latin anonyme du XII^e siècle, « 'le père de tout le télesme' signifie 'de tout le secret' ». En effet, la divination chez

¹² « Et quoniam quid sit alchymia et quæ sit sua compositio nondum vestra cognovit latinitas, in præsentī sermone elucidabo. Posui istud verbum, licet ignotum et admirabile, ut sub diffinitione claresceret [...] : alchymia est substantia corporea [...] » (*Liber de compositione alchemiæ, quem edidit Morienus Romanus Calid regi Ægyptiorum, quem Robertus Castrensis de arabico in latinum transtulit*, dans *Bibliotheca chemica curiosa, op. cit.*, t. I, p. 509).

¹³ « Le terme que les alchimistes arabes utilisaient le plus souvent pour désigner leur discipline était en fait *'ilm al-san'a* ['science de l'œuvre'] ; *kīmiyâ* s'entendant plus couramment et de façon assez péjorative pour désigner les pratiques intéressées et souvent charlatanesques des 'fabricants d'or' » (Pierre LORY, « Mots d'alchimie, alchimie de mots », dans *La Formation du vocabulaire scientifique et intellectuel dans le monde arabe*, Turnhout, 1994 [Études sur le vocabulaire intellectuel du Moyen Âge 7], p. 92).

¹⁴ Ces trois exemples seront examinés plus loin, p. 141-142.

¹⁵ Sur les différentes versions latines de la *Table d'émeraude*, voir Jean-Marc MANDOSIO, « La *Tabula smaragdina* e i suoi commentari medievali », dans *Hermetism from Late Antiquity to Humanism / La tradizione ermetica dal mondo tardo-antico all'umanesimo : Atti del convegno internazionale di studi (Napoli, 20-24 novembre 2001)*, Turnhout, 2004 (Instrumenta patristica et mediævalia 40), p. 681-696.

les Arabes se dit 'télesmc' ; cette divination est donc supérieure à toutes les autres¹⁶ ». Ce sens de « divination », déjà éloigné du sens originel, disparut dans les commentaires ultérieurs, qui ne retinrent que l'idée du « secret ». Le commentaire le plus répandu, celui d'Hortulanus, dominicain français du xiv^e siècle, déclarait que ce mot signifiait « secret » ou « trésor » : « On lit ensuite [dans la *Table d'émeraude*] : 'Le père de tout le télesme du monde est ici', c'est-à-dire : dans l'œuvre de la pierre se trouve la voie finale. Et notez que le philosophe appelle l'opération 'père de tout le télesme', c'est-à-dire de tout le secret ou tout le trésor du monde entier, c'est-à-dire de toute pierre découverte en ce monde¹⁷ ». Le mot *télesme* poursuit ensuite sa dérive sémantique¹⁸, devenant l'un des termes les plus caractéristiques – et les plus vagues – de l'alchimie.

Les transcriptions de termes arabes donnèrent lieu, comme en médecine ou dans d'autres disciplines, à des déformations diverses, dans lesquelles les lecteurs médiévaux reconnaissaient parfois à juste titre de multiples variantes d'un même mot. Ainsi, dans une synonymie alchimique du xiv^e siècle faussement attribuée à Jean de Garlande¹⁹, le mot arabe *al-iksîr* (du grec ξήριον, remède pulvérulent) est enregistré sous deux formes – *alexir* et *elixir* – avec la même définition (exacte) : *id est medicina*²⁰. Mais dans certains cas, l'ampleur des variations était telle qu'il en résultait deux mots latins différents ; les mots *rebis* et *dabessi*, par exemple, transcrivent un même terme arabe qui à ce jour n'a pas été clairement identifié²¹. On les trouve mentionnés dans la synonymie pseudo-garlandienne sous les formes *adebessi*, *dabestis* et *lapis rebis*, renvoyant toutes à une définition unique, au demeurant énigmatique : *id est testudo* (tortue ? écaille ? carapace ?)²², tirée du titre d'une des versions d'un chapitre

¹⁶ « 'Pater omnis telesmi', id est omnis secreti. Thelesmus namque apud Arabes divinacio dicitur. Est ergo hæc divinacio super omnes alias » (*Expositio verborum Hermetis magistri philosophorum secundum veritatem nostram*, éd. Robert STEELE et Dorothea Waley SINGER, « The Emerald Table », *Proceedings of the Royal Society of Medicine* 21, 1927, p. 499).

¹⁷ « Postea sequitur 'Pater omnis telesmi totius mundi est hic', hoc est : in opere lapidis est via finalis. Et nota : philosophus vocat operationem 'patrem omnis telesmi', id est omnis secreti vel omnis thesauri totius mundi, id est omnis lapidis inventi in hoc mundo » (*Hortulani philosophi [...] commentariolus in tabulam smaragdinam Hermetis Trismegisti [...]*, ch. 6, éd. Julius RUSKA, *Tabula smaragdina : ein Beitrag zur Geschichte der hermetischen Literatur*, Heidelberg, 1926, p. 183).

¹⁸ Le *Dictionnaire hermétique* anonyme publié à Paris en 1695 explique ainsi (p. 199), à l'article « Télesme », que ce mot signifie « fin et perfection ». Cette interprétation vient du fait qu'Hortulanus dit, comme nous l'avons vu, au sujet du télesme : « dans l'œuvre de la pierre se trouve la voie finale ».

¹⁹ *Synonymorum in arte alchymistica expositio*, publiée à Bâle en 1560 ; reproduite en appendice dans : J.-M. MANDOSIO, « Les lexiques bilingues philosophiques, scientifiques et notamment alchimiques à la Renaissance », dans *Lexiques bilingues dans les domaines philosophique et scientifique (Moyen Âge – Renaissance)*, Turnhout, 2001 (Textes et études du Moyen Âge 14), p. 207-212.

²⁰ *Ibid.*, p. 208 et 210.

²¹ Malgré les ingénieuses conjectures de Sylvain MATTON (« Hermès Trismégiste dans la littérature alchimique médiévale », dans *Hermetism from Late Antiquity to Humanism, op. cit.*, p. 628-630).

²² *Synonymorum in arte alchymistica expositio, op. cit.*, p. 209-211.

de la compilation alchimique connue sous divers noms, dont celui de *Liber rebis* : *De preparatione dabessi idest testudinis*²³. Mais les alchimistes, finissant par oublier que *rebis* était au départ un mot arabe, l'affublèrent par la suite d'une étymologie latine imaginaire : *res bis*, c'est-à-dire « la chose double ».

Il y a souvent un grand flottement dans la définition des termes alchimiques, car un même mot pouvait avoir des sens très variés, et une même chose pouvait être appelée de multiples façons. Toujours dans la synonymie pseudo-garlandienne, le mot *alkali*, *alcali* ou *algali* se voit ainsi attribuer pas moins de sept définitions différentes : *calcitura*, *atramentum fusile*, *nitri* (génitif de *nitrum* dans les expressions composées : *sal alkali = sal nitri*), *alumen faseolum*, *aqua aluminis faseoli*, *cinis clavellatus*, *crocus hortulanus*²⁴.

Il faut mentionner enfin les emprunts qui n'étaient pas perçus comme tels par les lecteurs. Nous avons vu plus haut le cas du grec μάζα, devenu *massa* et pris pour un mot latin. Un exemple amusant est celui du mot arabe d'origine copte *barbâ* ou *birbâ*, qui signifie « temple ». Il apparaît au début du *Livre de l'eau argentée et de la terre étoilée* de Muhammad ibn Umail (x^e siècle)²⁵ : « Moi et Abû'l Qâsim 'Abd ar-Rahmân [...], nous sommes allés au temple²⁶ que les gardiens ont ouvert [...] »²⁷. Le traducteur latin transcrivit le mot qu'il ne comprenait pas, ce qui donna : *Intravi ego et Oboel charissima barba in domum quandam subterraneam*²⁸. Aucun lecteur médiéval de cette traduction ne pouvait deviner qu'*Oboel charissima* était une corruption du nom d'Abû'l Qâsim, ni que *barba* désignait un édifice, dont la définition était fournie par les mots *domus quædam subterranea*. Il était tout naturel, en revanche, de prendre *charissima barba* pour une apposition à *Oboel*, ce qui donnait la lecture suivante : « J'entrai avec Oboel, très chère barbe, dans une certaine maison souterraine » !

²³ Voir Andrée COLINET, « Le livre d'Hermès intitulé *Liber dabessi* ou *Liber rebis* », *Studi medievali*, 32 (1995), p. 1050.

²⁴ *Synonymorum in arte alchimistica expositio*, *op. cit.*, p. 207-209.

²⁵ Je cite d'après la traduction anglaise (« Translation of the preface to Ibn Umail's commentary *Kitâb al-mâ' al-waraqî wa'l ard an-Najmîyah* ») parue dans : Muhammad TURÂB 'ALÎ, H. E. STAPLETON et M. Hidâyat HUSAIN, « Three Arabic treatises on alchemy by Muhammad ibn Umail (10th century A.D.) », *Memoirs of the Asiatic Society of Bengal* 12 (1933).

²⁶ STAPLETON et HUSAIN traduisent de façon erronée *birbâ* par « pyramide » (voir note suivante) ; pyramide se dit en arabe *haram* (voir Sylvain MATTON, « L'alchimie dans les *Annales d'Égypte* de Sâlih Jalâlzâde Celebi, traduites en castillan par Vicente Bratuti », *Chrysopæia* 7, 2000-2003, p. 518-519). Matton précise que « bien des savants arabisants ont longtemps hésité sur la signification exacte de *barbâ*, qui pour certains désignait une pyramide ou un obélisque, jusqu'à ce que Silvestre de Sacy démontrât que ce terme d'origine copte et employé par les Arabes qui ont écrit sur l'histoire et la géographie de l'Égypte désignait un temple » (*ibid.*).

²⁷ « I and Abû'l Qâsim 'Abd ar-Rahmân [...], we went towards the pyramid which the keepers opened [...] » (« Translation of the preface to Ibn Umail's commentary... », *op. cit.*, p. 119).

²⁸ *Senioris antiquissimi philosophi libellus*, éd. H. E. STAPLETON et M. Hidâyat HUSAIN, « Three Arabic treatises on alchemy by Muhammad ibn Umail... », *op. cit.*, p. 219.

2. Détournement du sens de mots latins préexistants

Quittons maintenant le domaine des emprunts lexicaux pour aborder le néologisme sémantique, c'est-à-dire le détournement du sens de mots latins préexistants. L'exemple le plus caractéristique est sans doute le mot *philosophus*, que les alchimistes s'étaient annexé pour se désigner eux-mêmes, afin de mettre en relief la noblesse de leur discipline et de rejeter le qualificatif *mechanicus* que les non-alchimistes tendaient à leur appliquer (l'alchimie était classée au XIII^e siècle parmi les arts mécaniques). Devenu un marqueur sémantique de l'appartenance au registre de l'alchimie, le génitif pluriel *philosophorum* entra dans la composition de très nombreux syntagmes, où il servait à avertir le lecteur que le mot qu'il accompagnait avait une signification particulière, distincte de son sens ordinaire : *lapis philosophorum* (en français *la pierre des philosophes* ou *pierre philosophale*, en allemand *der Stein der Weisen*) ; *mercurius philosophorum* ou *sulphur philosophorum*, substances plus ou moins mystérieuses qui n'étaient pas le mercure ou le soufre « vulgaires » ; etc. (En français, le mot *philosophal* n'a pris que très tardivement le sens restreint d'« alchimique », alors qu'au XVI^e siècle il s'appliquait encore génériquement à tout ce qui relevait de la philosophie au sens ordinaire du terme.) De même, le mot *magisterium* était utilisé par les alchimistes – qui tenaient à se présenter comme des « maîtres » – pour désigner le grand œuvre ; l'un des principaux traités alchimiques latins, écrit à la fin du XIII^e siècle sous le nom d'emprunt de Geber (l'alchimiste arabe Jâbir ibn Hayyân) s'intitule ainsi *Summa perfectionis magisterii*. De façon plus codée, l'adjectif *noster* a exactement le même sens que *philosophorum* : *lapis noster* désigne la pierre philosophale, *theriaca nostra* la « thériaque des philosophes », etc. Toutes ces façons de s'exprimer se trouvaient déjà chez les Arabes.

La métaphore étant l'un des modes d'expression privilégiés par les alchimistes, ils détournèrent de leur usage courant toutes sortes de termes ordinaires, désignant les métaux par les noms des planètes, les substances minérales par des noms d'animaux (*aquila*, *corvus*, *basiliscus*, *draco*, etc.) ou par des termes médicaux, comme *menstruum* (métaphore du mercure et, plus généralement, des substances liquides) ou *theriaca*²⁹. Dans leur majorité, ces détournements de sens n'ont pas été inventés par les Latins mais empruntés aux Arabes, qui les tiraient eux-mêmes souvent des Grecs. Par exemple, l'omniprésence des serpents, dragons et autres basilics dans les textes et l'imagerie alchimiques s'explique par la polysémie du mot grec ἰός, « signifiant plus particulièrement la rouille ou oxyde des métaux, ainsi que le venin du serpent, parfois assimilé à la rouille dans le langage symbolique des alchimistes », et traduit en latin par *virus*³⁰ ; d'où les constantes allusions aux animaux venimeux pour qualifier l'action des substances corrosives telles que le mercure, les acides, etc.

²⁹ Voir la typologie des métaphores alchimiques proposée par R. HALLEUX (*Les Textes alchimiques*, op. cit., p. 117-118).

³⁰ M. BERTHELOT, *Collection des anciens alchimistes grecs*, t. I (« Introduction »), Paris, 1887, p. 254.

L'utilisation systématique de mots latins préexistants dotés d'un sens technique très différent de leur sens originel – même si ce sens technique est souvent loin d'être clair – justifie qu'on les considère comme des néologismes dans le contexte alchimique.

3. Création de syntagmes nouveaux

Dans le prolongement de la catégorie précédente, on trouve d'innombrables syntagmes spécifiquement alchimiques, combinant des mots préexistants : *aquila volans* (l'une des appellations du vif-argent, désignant au départ en arabe la planète Mercure parce que celle-ci est la plus rapide de toutes), *servus fugitivus* (autre appellation du mercure, celui-ci étant, comme chacun sait, insaisissable et ayant la propriété de corrompre les récipients qui le contiennent, comme s'il voulait s'enfuir), *spiritus fœtens*, *leo viridis*, *sigillum Hermetis*, *balneum Mariæ*, etc. Une place à part doit être réservée aux oxymores alchimiques, servant à désigner les propriétés paradoxales de la pierre philosophale (qui sont à l'origine celles du mercure) : *lapis qui non est lapis*, *lac virginis*...

La plupart des syntagmes de ce genre étaient des noms de code traduits de l'arabe³¹ constituant un langage technique à part entière, que les alchimistes étaient supposés maîtriser et qui appelait un déchiffrement technique précis. Il ne faut pas y voir, comme le veut aujourd'hui une interprétation très répandue, l'expression de l'inconscient des auteurs ou d'une quête à caractère mystique : il s'agissait avant tout de se rendre maître des transformations de la matière. Ce langage imagé visait à dissimuler aux profanes les secrets de l'art, et l'accès au mystère de la transmutation des substances ne pouvait s'effectuer qu'en franchissant la barrière d'un vocabulaire impénétrable³². D'où tous ces syntagmes différents pour désigner une même chose, la « matière première » qui doit permettre d'obtenir la pierre philosophale ou l'élixir, dont la nature exacte n'est jamais clairement définie – et pour cause, puisqu'aucun alchimiste ne l'a jamais réellement trouvée.

4. Création de mots latins nouveaux

La quatrième catégorie de néologismes alchimiques est celle des mots nouveaux directement créés en latin, sans antécédent grec ou arabe. Il me semble qu'il n'y en a pas énormément au Moyen Âge, contrairement à ce qui se passera au xvi^e siècle, notamment avec Paracelse et sa terminologie foison-

³¹ Voir Alfred SIGGEL, *Decknamen in der arabischen alchemistischen Literatur*, Berlin, 1951.

³² Voir par exemple la démonstration de William NEWMAN à partir d'un texte du xvii^e siècle (« *Decknamen or pseudochemical language? Eirenæus Philalthes and Carl Jung* », *Revue d'histoire des sciences* 49 [1996], p. 159-188).

nante, à l'élucidation de laquelle de nombreux dictionnaires alchimiques ont été consacrés³³.

Un exemple est peut-être le mot *transmutatorii* (var. : *transmutatores*) que l'on trouve dans le *De magia naturali*, resté inédit, de l'humaniste français Jacques Lefèvre d'Étaples, écrit vers 1493. Le texte dit que « les mages furent jadis soit des astronomes, soit des médecins, soit des transmutateurs, soit tout cela à la fois³⁴ ». Dans l'un des manuscrits qui contiennent ce texte³⁵, une note marginale précise que les « transmutations occultes des choses » dont il est question désignent les *res alchimicæ*³⁶ (car la notion de transmutation avait une portée beaucoup plus générale en dehors du contexte alchimique); mais il devait être clair pour tout lecteur qu'un *transmutator*, c'est-à-dire une personne spécialisée dans les transmutations, était un alchimiste. Ce mot n'est pas répertorié, à ma connaissance, dans les dictionnaires de latin médiéval.

Un terme technique médiéval spécifiquement latin est le mot *vitriol*, dont il n'est pas certain qu'il ait été inventé par les alchimistes. Ce terme servait à désigner de façon générique les sulfates, mais sa forme et son étymologie sont ambiguës, puisque l'on trouve dans les textes tantôt *vitriolum*, tantôt *vitriolium*³⁷. Dans le premier cas, il s'agit d'un diminutif de *vitreus* dérivé de *vitreolus* (« de verre », sur le modèle de *lacteolus*, *ligneolus*³⁸), ce qui s'explique par le fait que les sulfates se présentent sous la forme de petits cristaux. Dans le second cas, il s'agirait plutôt d'une contraction de *vitri oleum*, « huile de verre », sur le modèle de *petroleum* (« huile de pierre »); explication qui peut également convenir, étant donné que les cristaux en question sont liquéfiables. Il est vraisemblable que la forme la plus ancienne du mot ait été *vitriolum* (c'est celle qui apparaît dans les recueils de recettes³⁹), et que la forme *vitriolium* soit imputable à une réinterprétation ultérieure, due cette fois aux alchimistes eux-mêmes. Quoiqu'il en soit, à l'instar du *rebis* évoqué plus haut, le mot *vitriol* finit par être affublé d'une étymologie des plus fantaisistes, puisqu'il fut considéré à partir de la fin du xvi^e siècle comme l'acronyme de la formule *Visita*

³³ Voir la liste fournie par R. HALLEUX (*Les Textes alchimiques, op. cit.*, p. 110).

³⁴ « Proinde magi aut astronomi aut medici aut transmutatorii, aut hæc simul olim fuere » (*Jacobi Fabri Stapulensis de magia naturali*, I, 2, éd. Jean-Marc MANDOSIO, en préparation).

³⁵ Bibliothèque de l'université d'Olomouc (République tchèque), ms. M.I.119, copié en 1538.

³⁶ « [...] occultæ inquam et rerum transmutationes »; marg. : « Hoc est res alchimicas (*sic*) » (*ibid.*, f. 174v).

³⁷ Le *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis Regni Hungariæ* (dir. Antonius BARTAL, Leipzig 1901, p. 702) indique la variante *vitriolium* « pro vitriolum (i.e. vitriolum), sicut arabicum pro arabicum » (exemple : « Recipe vitriolium libram 1 »), ainsi que les dérivés *vitriolaceus* (« vitriolo infectus », correspondant au français *vitriolé*) et *vitriolatus* (« vitriolo mixtus », comme dans l'expression *tartarum vitriolatum*). Mais ces deux derniers termes sont vraisemblablement postérieurs à l'époque médiévale.

³⁸ *Totius latinitatis lexicon* [...] *Ægidii Forcellini* [...], Prato, 1871, t. V, p. 371 (art. « Vitreolus »). Le *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* de Charles DU CANGE (éd. G.A.L. HENSCHEL, Paris, 1846, t. VI, p. 860) ne mentionne pas l'acception chimique du mot *vitriol*, se contentant d'indiquer que les *vitrioli* sont des petites fioles de verre (*ampullæ vitreæ*).

³⁹ D. GOLTZ (*Studien zur Geschichte der Mineralnamen...*, *op. cit.*, p. 187) mentionne les formes *vitriolum* et *bitriolum*.

Interiora Terræ Rectificando Invenies Occultum Lapidem (« Visite l'intérieur de la terre, et en rectifiant tu trouveras la pierre cachée »).

On trouve de nombreux néologismes chez un alchimiste catalan de la fin du XIV^e siècle, Guillaume Sedacer⁴⁰. Les titres mêmes de ses deux ouvrages, *Sedacina* et *Liber alterquinus*, sont des néologismes, dont le premier est formé à partir de son propre nom⁴¹. Sedacer invente toutes sortes de mots prétendument exotiques, qui ont donné beaucoup de fil à retordre aux scribes à qui échet la tâche ingrate de recopier ses écrits : *setyabon*, *setiabon*, *satrabon* ou *sitrabon* est censé être le nom chaldéen du fer⁴² ; *sazaz*, *iatzaz*, *larzai* ou *lazam*, le nom éthiopien du plomb⁴³ ; *ceymilil*, *ceimil*, *ceilmil*, *xeimilil*, *zehimil*, *zeilmelil*, *zeimil*, *zelzimil*, *zeym*, *zeymilil*, *zermilil* ou *zeilzimil*, le nom indien du plomb⁴⁴ ; *zezimil*, *zecmilil*, *zeimilil*, *zizimil* ou *zneil*, le nom indien du fer⁴⁵, etc. Mais ce ne sont pas toujours des termes fantaisistes : ainsi, *cedech* (var. : *cadich*, *cadech*, *caldech*, *cedach*, *kadech*, *zedech*) est bel et bien le nom hébreu de l'étain⁴⁶. Il faut donc se méfier, d'autant plus que les manuscrits apportent parfois des explications rapprochant des termes apparemment néologiques d'autres termes déjà bien attestés. Ainsi, le mot *alkofol* est associé dans l'un des manuscrits à une définition – *id est canfora* – qui ne semble pas convenir à la signification que paraît lui donner Sedacer (« poudre très fine⁴⁷ ») ; il s'agit en fait d'une citation de la synonymie pseudo-garlandienne déjà mentionnée : *altafor*, *id est camphora*⁴⁸. La définition d'*altafor*, mot qui ressemble à *alkofol*, lui a donc été accolée – à moins qu'*alkofol* ne soit lui-même réellement une variante d'*altafor*, ce que seule une édition critique de la synonymie en question pourrait permettre d'établir.

Notre connaissance du lexique alchimique médiéval est très lacunaire, et son histoire reste encore presque entièrement à faire. Il n'existe que peu de travaux sérieux sur la question, et le parcours est semé d'embûches, tant les alchimistes se sont plu à brouiller les pistes, suivis par des générations d'ésotéristes et de

⁴⁰ Pascale BARTHÉLEMY, *La Sedacina ou l'Œuvre au crible : l'alchimie de Guillaume Sedacer, carme catalan de la fin du XIV^e siècle*, Paris / Milan, 2002 (Textes et travaux de *Chrysopaia* 8). L'édition des deux ouvrages alchimiques de Sedacer figure dans le tome II ; le tome I contient un important « Glossaire-index des termes techniques employés dans la *Sedacina* » (p. 203-327).

⁴¹ L'un des participants au colloque de Barcelone, où a été présentée la communication qui est à l'origine du présent article, a beaucoup insisté, lors de la discussion, sur le fait que *sedacer* signifie en hébreu « le sage », et en tirait des conclusions quant au caractère supposé hébraïque de l'alchimie dans son ensemble. Pour couper court à ces spéculations, il suffit d'indiquer qu'un auteur espagnol cité par P. BARTHÉLEMY (*La Sedacina ou l'Œuvre au crible*, op. cit., t. I, p. 22) précise que le nom Sedacer « est d'origine occitane et qu'il signifie 'fabricant de cribles' » (Nicolas ANTONIO, *Bibliotheca hispana vetus*, Madrid, 1788, t. II, p. 162).

⁴² P. BARTHÉLEMY, *La Sedacina*, op. cit., p. 306.

⁴³ *Ibid.*, p. 305.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 243.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 326. Comme on s'en doute, « il n'est pas toujours facile de distinguer *zezimil* (fer) de *ceymilil* (plomb) » (*ibid.*).

⁴⁶ *Ibid.*, p. 242.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 211.

⁴⁸ *Synonymorum in arte alchymistica expositio*, op. cit., p. 209.

pseudo-historiens qui n'ont fait que rendre la situation encore plus inextricable. J'espère avoir fait entrevoir la spécificité et la complexité du vocabulaire alchimique, dont on peut regretter qu'il soit presque totalement absent des dictionnaires de latin médiéval. Mais on devrait peut-être plutôt s'en réjouir, car l'état des recherches sur la question est tel que les notices auraient de fortes chances d'être peu utilisables. Les rares termes alchimiques qui figurent dans le *Glossarium* de Du Cange sont le plus souvent des néologismes du xvi^e ou du xvii^e siècle, et n'apportent donc rien à notre connaissance du lexique des alchimistes médiévaux. Il y a là un vaste chantier à ouvrir. Certes, ce vocabulaire très particulier ne se retrouve guère, durant la période médiévale, ailleurs que dans les manuscrits contenant des textes alchimiques ; mais il constitue, par sa richesse et sa créativité, un secteur à part entière de la lexicographie latine médiévale, qui mérite à ce titre d'être pris en considération autrement que comme une extravagante curiosité sentant vaguement le soufre (ou le mercure).

Jean-Marc MANDOSIO